



Jean-Luc Coatalem

**LE GOUVERNEUR
D'ANTIPODIA**

6000

5000

5000



5000

6000

le dilettante

Extrait de la publication

5000

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Zone tropicale, 1988 & 1999

Triste sire, 1992 & 2012

Les Beaux Horizons, 1997

Suite indochinoise, 1999 ; « La Petite Vermillon », 2008

AUX ÉDITIONS GRASSET

Villa Zaouche, 1994

Tout est factice, 1995

Mission au Paraguay, 1996 ; « La Petite Vermillon », 2009

Le Fils du fakir, 1998 ; Le Livre de Poche, 2001

Je suis dans les mers du Sud, 2001 ;

Le Livre de Poche, 2003

La Consolation des voyages, 2004 ;

Le Livre de Poche, 2006

Il faut se quitter déjà, 2008 ; Le Livre de Poche, 2009

Le Dernier Roi d'Angkor, 2010 ; Le Livre de Poche, 2011

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Capitaine, Flammarion, 1991

Affaires indigènes, Flammarion, 1992

Mardi à Puerto-Azúcar, Les Équateurs, 2005

Jean-Luc Coatalem

Le Gouverneur d'Antipodia

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© le dilettante, 2012

ISBN 978-2-84263-690-6

*Ils buvaient l'eau du ciel, le soir,
au fond des fleurs géantes.*

Sainte-Croix-Loyseau
Chimères

Jodic

Cette île est un paradis. Cette île est un enfer. Parfois les deux en même temps, dans la même heure, une même journée. Ça dépend des bourrasques, des pluies, du brouillard. Et de la houle si elle cogne en furie sur la falaise ou si, au contraire, elle veut bien s'apaiser, transformant l'océan austral en un lac profond et muet. Je m'en accommode.

L'été, si bref après un printemps inexistant, Antipodia ressemble à une plaine de Mongolie mais avec des bosses, des creux et de sacrés pitons. Son herbe verdit, jaunit et puis se fane vite sous les dizaines de milliers d'oiseaux marins qui nichent et s'en vont.

L'automne, des éclairs cruels et zigzagants déchirent le ciel. Les plus hardis, les plus joueurs, aiment à nous défier sur la grève de galets. Certains nous courent jusque dans les bois.

En hiver, la température chute autour de moins huit ou moins dix degrés. Les rafales de vent dégringolent des pics glacés et, par choc thermique, font fumer la mer, tapis sombre qui prendrait feu. Au plus extrême, l'anse Possession peut geler; les rochers devenir cassants comme du verre. Nos respirations se transforment en nuages de cristaux qui se brisent au sol en un doux cliquetis. Hivernants, nous avons alors ce sentiment d'être perdus dans le vide, sur une planète abandonnée, gravitant au milieu de l'infini, cette mer éternelle. Ou, selon la lumière, d'être tombés au fond d'un bocal, parmi des bleus salis et des verts éteints. Et c'est tant pis ou tant mieux. Il n'y a plus que la radio qui nous relie aux autres, mince cordon de codes et de chiffres. Et encore.

Personne ne s'y est fait, m'avaient-ils répété à Brest et à Port-Hobart. Pour autant, je ne pourrais plus vivre ailleurs. Il n'existe rien d'autre désormais de plus sûr qu'Antipodia, j'en suis convaincu. Le réel s'arrête ici ou plutôt il renaît avec moi, sous mon regard, parmi ce lichen étoilé et ces algues caoutchouteuses. J'ai oublié le monde d'avant, celui des jardins peignés, de la musique du dimanche dans les kiosques au toit biscornu, des filles

aux robes fluides, des restaurants de la Côte d'Azur où l'on sert du chianti dans des verres embués, de la panna cotta et des sorbets à l'anis. Des parades militaires, des tramways orange et blanc, des piscines chlorées. Le monde des avions à réacteur, des journaux à l'encre fraîche, des autos filant sur les routes à six voies. Le monde de Virginie.

Ma vie d'autrefois est devenue un rêve effiloché, qui ne me tourmente plus que par intermittence, pareil à un vaisseau rapetissé par la distance et le temps, effacé sous des brumes tenaces. J'ai arrêté de remâcher ce que les autres disaient de moi, dans les bureaux et sur les ponts, mi-apitoyés, mi-inquiets :

- Plutôt excentrique.
- Non, un vieux garçon, un solitaire.
- Genre ours des Carpates?
- Avec du chagrin vissé à l'intérieur. Tout cassé.

Bah! L'animal reste sur son roc volcanique. Il se tient d'aplomb sur la grève d'Antipodia, avec dans son dos les pics de la chaîne des Quilles et la forêt étrange, cette armée muette. Que les éléments du ciel et du grand austral me cinglent! Ils me font rire et je ris avec eux. Lorsque je ne sanglote pas au milieu des millions de galets nus où la mer a laissé sa salive.

Je suis ici en poste depuis presque quatre ans.

J'achève ma deuxième saison dans cette station météo, un record. Je compte parmi le « personnel technique », électromécanicien de formation, spécialiste en soudures. Je sais réparer et entretenir : moteurs petits et gros, engins et pompes, circuits micro-électriques, variateurs, bobinages et roulements automatiques. À terre comme sur un bateau en avarie.

Personne n'aura fait mieux que moi. Je suis désormais d'Antipodia, ma terre neuve.

Avec encore de la patience, j'aurai fini par dissoudre la dernière molécule du souvenir de Virginie, ne plus souffrir de son absence comme un amputé de son bras fantôme. L'amour n'est-il pas de ces choses qui finissent par s'éteindre? Ici, on ne compte pas en mois mais en saison *d'occupation, de maintenance, de surveillance et de secours*. Le contrat est signé en conséquence avec La Glaciale. Bertaud, le pacha de *L'Astrolabe*, m'avait murmuré à travers le filtre de sa barbe de pope orthodoxe :

– On t'oblige pas, mon bonhomme, t'es majeur et vacciné. Au moins, tu auras ton pactole au retour! Tu vas attirer les filles comme des mouches sur le continent. Cette terre fera de toi un héritier.

Pensez! Depuis le début, je n'ai pas dépensé un sou de ma solde, elle tombe toute seule sur un compte rémunéré en Europe. Avec la prime d'éloignement et de risque... La Glaciale s'occupe de tout, transfert et approvisionnement. Elle fournit le linge, les combinaisons et les caleçons, les mouffles et les bonnets en laine, les bottes fourrées, les couteaux et les pioches, tout. Elle couvre le moindre frais, le sel de la salière, la boîte à clous, le sparadrap de la pharmacie et l'ouvre-boîtes pour les pêches au sirop. J'ai souri à Bertaud. Si je voulais, je pourrais rester deux ou trois saisons de mieux sans lâcher prise d'un centimètre. Je ne suis plus effrayé de rien. Pas même des tempêtes lorsque la mer de Tasman et l'océan Antarctique jettent leurs vagues contraires sur les falaises lessivées. Je les entends rugir l'une après l'autre et se perdre dans le fracas, l'écume. Le rivage d'Antipodia se moque de ces affronts depuis au moins le Jurassique. Alors, pour moi, un tour de plus...

Je m'y sens bien. Je suis caché, désintoxiqué de la compagnie des autres. Je suis comme un alcoolique qui n'a plus envie de boire. J'attends que la dernière ombre de Virginie s'efface au tableau noir de ma mémoire, ma Virginie de Brest, au visage sous la pluie, je la guettais au bas de la rue de Siam. On allait s'aimer en

cachette sur la corniche, derrière les maisons grises, au-dessus des escorteurs et des frégates, nous deux dans les talus où la nuit tombait, je garais ma voiture près du pont et elle débouchait au-dessus de la Penfeld, montait près de moi, « vite, ferme la portière, des fois qu'on nous aperçoive », son imper plié en cas de pluie, elle riait, le fruit rond de sa bouche, j'allumais les phares et démarrais, elle devait déjà être fiancée à l'autre militaire, peut-être pas, j'arrête, trop triste...

Je ne veux pas vivre mais rêver seulement. Antipodia est dans mon rêve. Antipodia est du reva-reva. Je suis à mon tour dans le rêve d'Antipodia à cause de sa forêt humide, de ses mégaherbes, ses graines violacées. Et puis, bien sûr, il y a Babetta pour tromper le temps et me donner les frissons qui me manquent. Façon de parler.

Je m'appelle François Lejodic, on me surnomme « Jodic », trente-quatre ans. Je mesure un mètre quatre-vingt-neuf pour quatre-vingt-quinze kilos. Chaque jour, après une heure de gymnastique et d'abdominaux, je m'astreins à un footing sur la grève, qu'importe la météo, avant de prendre en main les travaux d'intérêt général. Gouv, le chef de district, y veille. Je m'applique. Ici, on doit respecter à la lettre

les règles. Mes après-midi m'appartiennent, j'en fais ce que je veux, courant la montagne et le bois.

Si j'ai déjà à mon actif un tout premier hivernage – sur le continent Antarctique, en pleine glace, au Dôme A-16 –, j'ai préféré m'arrêter lors d'une rotation du ravitailleur sur Antipodia. Ma décision ne m'a pas coûté. J'étais partant pour échanger les banquises du pôle Sud pour cette île isolée, mouchoir de terre volcanique sur mon chagrin d'homme. Je suis descendu de la passerelle, ai rejoint l'hélico arrimé sur la plate-forme en poupe du bateau, et lorsque la portière bombée a claqué et que j'ai fixé sur mes oreilles le casque antibruit, j'ai compris qu'il n'y aurait plus de retour, j'allais vers mon destin, ce point incandescent.

D'en haut, l'océan m'a paru être une nappe grise; *L'Astrolabe*, dessus, un jouet d'enfant; Antipodia, un château de roches gothiques. On m'a déposé avec des vivres dans des tonneaux en plastique dont le couvercle rouge se visse. À peine croisé mon prédécesseur, Vranquard, il avait fini son temps, il voulait plus en parler. « Tu as les consignes sur le cahier, y a plus qu'à suivre », qu'il a lâché. Mais son cahier, je ne l'ai jamais trouvé. Le chef de district est arrivé ensuite. Il avait une parka neuve, une casquette

à oreillettes fourrées, des bottes Aigle, et roulé dans un tube en carton un drapeau français. Le bonhomme avait gardé une chemise et une cravate. Il m'a fait rire. Pas resté longtemps. Comment s'appelait-il?

Accroc volcanique de sept ou huit kilomètres carrés, notre île fut longtemps une escale pour les baleiniers et les phoquiers puis une station de secours pour les pêcheurs. Au fil des années, La Glaciale y a installé plusieurs instruments de mesure, des balises, deux citernes, des hangars, et un atelier de mécanique. Un carré de terre battue sur lequel Gouv m'a donné l'ordre de tracer un rond de peinture sert depuis d'héliport. L'hélicoptère dépose ou emporte le nécessaire dans son filet en mailles d'acier. Ainsi, le bateau ne pénètre pas dans le chenal d'Antipodia, s'évitant une manœuvre fastidieuse car une des balises s'est perdue. Ce brise-glace pue trop la cuisine, la sueur et le fuel. On n'en voudrait plus dans notre cratère.

Une fois coupé le talkie-walkie me reliant à notre base de Possession, il n'y a plus que le vent magistral et le hurlement de l'océan, leurs courses démentes. On trouve des éléphants de mer, des phoques, des pingouins, des baleines au large, parfois un groupe de dauphins de Commerson tourne dans la baie. Des oiseaux

par milliers, albatros, cormorans, sternes et pétrels, dont nous mangeons frits les œufs gros et gras. Une colonie de langoustes, difficiles à attraper, au verso des roches près du tombant. Et des chèvres. Précieuses. Elles ont été laissées par un navire, il y a longtemps, pour fournir de la viande aux autres bâtiments qui s'échoueraient par là ou auraient une avarie grave. Mesure de précaution. Les parages sont rudes, les naufrages fréquents. On a dénombré une quinzaine de bêtes dans le bois Joséphine. À mon sens, c'est une erreur, car elles dévorent tout, les jeunes branches et les algues sèches, le lichen, le chou des Kerguelen et les méga-herbes, le reva-reva. Ces animaux connaissent mon odeur d'humain, il me faut les chasser à l'arc, à l'indienne, derrière le vent et l'écho de la houle. Lorsque Gouv ne me voit pas. Il me punirait pour ça. Les chèvres font partie des ressources d'Antipodia, elle en a peu. Une île perdue, cernée de vagues puissantes et monotones, devant, derrière, partout. Antipodia nous exalte ou nous étrangle, chaque jour, tous deux, Gouv et moi. Les cieux y sont rouges et noirs comme dans un décor de music-hall. Une chanson réaliste.

Gouverneur

Je règne sans partage. Je règne sur la terre, le ciel et sur la mer jusqu'à douze milles marins. Ma mission dure deux ans. Presque finie. Si j'essaie de ne plus penser à l'avant, je me suis résolu à ne pas songer à l'après – qui sait ce qui m'attend en Europe? Je crains que ça ressemble à du néant. Mais n'être plus rien, n'est-ce pas déjà être immortel?

Je me nomme Albert Paulmier de Franville. Cinquante-deux ans. Détaché par la compagnie La Glaciale qui en a la concession, mais sous l'autorité du préfet des TAAF (Terres australes et antarctiques françaises), je suis à la fois l'administrateur de ces terres désolées, le conservateur de sa faune et de sa flore, son météorologue, son officier légiste et son douanier, bref, une sorte de consul ou de gouverneur honoraire. Même si mon titre contractuel est celui de chef

de district, il me plaît que l'on me donne du « Gouverneur », voire du « Gouv » – je ne suis pas contre un brin de majesté. Jodic m'appelle ainsi. Dans le tiroir de mon bureau, sous clé, je conserve tampon et bloc encreur. J'ai droit d'apposer sur le passeport de qui débarquerait cette mention valant titre de séjour :



Ma fonction me donne tous les pouvoirs en ce pays démuné : droit de mouillage, de relâche et d'approvisionnement, droit de chasse. Droit d'ennui, surtout. C'est moi qui décide en dernier lieu et Antipodia est bien le lieu dernier habité par les hommes. Je suis un œil ouvert sur la mer trop chiche de ses navires, le ciel changeant, la bruine sur les flancs de la chaîne des Quilles, les mouches, les oiseaux dont les cris pointus me percent comme des dagues de spadassins. Mon regard s'abîme dans le gouffre

liquide ou se dissout parmi les nuées grises. Je voudrais être pareil au pic Napoléon, à l'est de ce pays : impérieux, roide, désolé. Présent et déterminé dans cette alternance de temps gris, blanc ou noir. Au fond, pas plus crétin que les fluctuations de la météo. Ma mission est aussi héroïque qu'absurde.

Où est Antipodia? Nulle part ou autre part, répondrais-je, et j'aurais deux fois raison. Un rocher parmi les vagues. Un cratère effondré. L'île a une forme de fer à cheval, protégée de falaises. Au milieu, l'anse Possession. Un abri sûr auquel il est bon d'arriver mais difficile de repartir. Il est torve. Il casse les vents, contrarie la houle. Sauf lorsqu'elle est trop forte et veut nous remplir en cul de bouteille. Elle y parvient. Je consigne alors l'événement. Apporté mon stylo Montblanc pour ça. En première page du registre, j'ai apposé ma noble devise, celle de ma famille, de l'amiral, en hautes lettres calligraphiées : *Je maintiendrai.*

Antipodia a été découverte lors de l'expédition de Marc-Joseph Marion-Dufresne, le 26 février 1772. Fin janvier, à la tête d'une petite escadre composée du *Mascarin* et du *Marquis de Castries*, l'explorateur avait déjà pris pied sur un archipel qui sera baptisé du nom de son second, de Crozet. Poussant à l'est, en

sauf que les messieurs de La Glaciale, et ceux du ministère de Paris, lorsqu'ils déchiffraient mon compte rendu dans le registre, ils ne me croiraient jamais, je peux le certifier, c'est le problème avec ces ronds-de-cuir de l'administration, ils envisagent rarement l'immense...

Remerciements à Judith Schalansky, dont l'*Atlas des îles abandonnées* (Éditions Arthaud, 2010) m'aura donné, sans qu'elle le sache, le déclic pour écrire ce livre, ainsi qu'à Ariana Cziffra pour sa précieuse connaissance du monde mauricien.